

Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (2012)

Heft: 43: Die Literatur und ihr Spiel = La littérature et son jeu

Artikel: De la textonomie

Autor: Forget, Philippe

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1006320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Philippe Forget

De la Textonomie

J'ai employé le mot de « textonomie » pour la première fois dans un article publié en 1989 aux Etats-Unis et resté inédit en français.¹ Pour restituer le contexte initial, on peut dire rapidement que tout cela se passait déjà dans une *Auseinandersetzung* avec l'herméneutique gadamerienne, à un moment critique où j'observais qu'elle devait poser la nécessité d'un critère permettant de valider la distinction entre bons et mauvais préjugés (ceux qui favorisent la lecture et ceux qui l'arrêtent ou la font régresser), sans pouvoir néanmoins proposer une critériologie fiable. Je concluais alors tout provisoirement : « In dealing with this question we will be able to come up with a general strategy of textual interpretation that can cut across the dogmatic exclusions of “hermeneutical philosophy”. This, I propose, could be called “textonomics” [*textonomique*], and its ‘objet’ or goal, a ‘textonomy’ [*textonomie*] » (*op. cit.* p. 141). Pour général qu'il soit, le propos avait néanmoins été remarqué par Diane P. Michelfelder et Richard E. Palmer, les éditeurs de ce volume, puisqu'ils avaient intégré le terme « textonomics » au glossaire terminant l'ouvrage (p. 349). Je ne fais ici en quelque sorte que leur donner raison.

1. De la loi du texte à la « lecture »

Il convient d'abord de décrire rapidement le terme « nomos » auquel la textonomie fait ouvertement référence. Ce terme grec signifie la « loi » au sens de cette loi générale qui s'impose à tous, mais pas de l'extérieur par le vouloir du législateur ; le *nomos* est cette loi qui préside à l'organisation commune en ce qu'elle signifie d'abord l'attribution et la distribution des terres selon un ordre favorable à la communauté (du verbe *nemein* : attribuer, distribuer). S'agissant de la loi du texte, on considère donc que celui-ci profère des injonctions de nature à mettre au jour des modes de distribution signifiants qui

¹ ‘Argument(s)’, in : *Dialogue and Deconstruction. The Gadamer-Derrida Encounter*, éd. par Diane P. Michelfelder et Richard E. Palmer, New York, Suny Press, 1989.

préexistent à toute approche méthodologique, et que la lecture textonomique – que l'on peut, de façon certes jouée mais non moins sérieuse et signifiante, nommer maintenant « *lecture* » – se donne pour tâche de les élaborer, sans exclusive ni limitation externe d'aucune sorte (et notamment institutionnelle, fût-elle drapée dans le vêtement du « sérieux », de « l'objectivité » ou de la « scientificité ») et avec pour seul critère de légitimité sa capacité à rejouer la signifiance² du texte dans l'élucidation du sens.

Ce que j'appelle loi du texte n'a donc rien à voir avec un quelconque axe central autour duquel s'organiseraient ledit sens, fût-il polysémique. *Ne se présentant jamais en tant que telle*, elle est bien plutôt toute force qui fait travailler la signifiance.

On pourrait penser qu'il ne s'agit ici que de redire ce qui a déjà été pensé sous le nom de l'autoréférentialité du texte. Et de fait, la textonomie inclut bien l'autoréférentialité, mais elle la subvertit ou la parasite de même. L'autoréférentialité propose en effet une image du texte comme système clos sur lui-même, même s'il l'augmente de la dimension de l'intertextualité. Nous verrons en quoi la textonomie vient à la fois compliquer et clarifier les effets de ce cadre sans cadre.

Par souci logique, mais aussi afin de rendre plus lisible ces propos nécessairement condensés et surtout parce que la textonomie s'éprouve toujours à travers un travail des énoncés, je partirai d'une formule précise, quoique à portée très générale, concernant la « *lecture* », qui nous donne aussi l'occasion d'enchaîner sur la question soulevée par mon article de 1989. Dans un de ses textes consacrés à Paul Celan, Gadamer énonce ainsi le sens de son entreprise herméneutique : « Ich suche nur das bewusst zu machen, was jeder Leser im Grunde tut. »³ Le propos se veut modeste, comme l'indique le « *nur* » : Gadamer cherche « seulement » à rendre conscient ce que fait, au fond, finalement, pour tout dire, (« *im Grunde* ») tout lecteur. Outre la modestie affichée, cette phrase

² Ce terme, forgé par Julia Kristeva, puis repris par Roland Barthes, est à distinguer rigoureusement de la signification, la signifiance disant l'ensemble illimité des données (textuelles et non-textuelles) qui engendrent et structurent les significations (*cf.* Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique*, Paris, éditions du Seuil, 1974).

³ Hans-Georg Gadamer: « Phänomenologischer und semantischer Zugang zu Celan? » in: *Gesammelte Werke*, Band 9 (Ästhetik und Poetik II: Hermeneutik im Vollzug), Tübingen, Mohr, 1993 p. 461.

postule un savoir de ce que fait, précisément, « tout lecteur » quand il lit. En cela, il postule aussi que tous les lecteurs font la même chose, que tout acte de lecture est homogène à ce que Gadamer dit vouloir amener à la conscience et qui consiste, il le dit une page plus loin, à « laisser parler quelque chose », ce qui représente un « phénomène fondamental » (*Grundphänomen*, p. 462). On comprend ainsi l'avantage de la formule gadamerienne : elle s'octroie une valeur d'évidence, ce qui tend à faire apparaître comme naturelle, donc vraie et nécessaire, une pratique culturelle donnée : si tous les lecteurs font ainsi, alors il est clair que la bonne démarche consistera à amener à la conscience, par une sorte d'effet de loupe, mais qui ne déforme en rien le faire supposé, cette pratique générale, voire universelle.

On voit mieux, dès lors, la fragilité du propos, située comme toujours au cœur même du dispositif d'évidence, et que l'on peut faire apparaître en deux temps : tout lecteur procède-t-il vraiment ainsi que le dit Gadamer, c'est-à-dire, bien lu, comme Gadamer lui-même quand il procède à la mise en conscience de ce faire attribué à tout lecteur ? Et ceux qui procèderaient autrement seraient-ils dans l'erreur pour autant ? Ainsi reposée, la question fait ressortir tout autre chose qu'un gain de conscience : un rapport spéculaire à sa propre pratique. Voilà qui pose à nouveau la question du préjugé évoquée à partir de mon article de 1989 : un rapport spéculaire permet-il de revenir – de quelque façon que ce soit – sur les préjugés qui informent une telle pratique de la lecture ? On peut en douter. D'où l'effet d'effacement de la trace du préjugé dans la logique d'évidence.

Si on tient à marquer l'écart d'une formule, on pourrait avancer ici que la textonomie, elle, vise à rendre conscient *ce qui et ce que fait chaque texte*, dans son irréductible singularité.

Même en accordant à Gadamer qu'il puisse penser la même chose du préjugé que du jugement de goût, à savoir qu'il ne se démontre pas⁴, et, peut-on poursuivre, qu'il n'existe pas de critère de validation du préjugé en dehors de sa mise à l'épreuve dans le cas concret⁵, il

⁴ Hans-Georg Gadamer, *Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, Tübingen, J.C.B. MOHR (PAUL SIEBECK), 1960, p. 35.

⁵ Ce qui permet une mise en discussion avec la position derridienne à ce sujet, cf. le texte « Préjugés », (in: *La faculté de juger*, Paris, Editions de Minuit, 1985), en particulier p. 94 : Derrida y expose que si une telle loi discriminante existait – permettant de faire l'impasse sur la mise à l'épreuve des préjugés, alors « il n'y aurait pas de jugement. Il y aurait tout au plus savoir, technique, application d'un

apparaît bien que, par sa nature foncièrement spéculaire (et, disons-le, autoconfirmatrice), la lecture gadamerienne ne permet pas cette mise à l'épreuve de ce que fait assurément « tout lecteur », à savoir la mise en œuvre de préjugés – qu'il faut, pour cette raison même, être capable de repérer et de mettre à distance afin de savoir s'ils induisent une lecture forcée ou s'ils permettent de « laisser parler » le texte.

Concernant cette formule, il est difficile de ne pas observer que Gadamer réduit *a priori* la dimension textuelle à un aspect oral : le texte recèlerait une voix à laquelle il convient de rendre la parole, tâche de toute lecture pour tout lecteur. On pourrait adhérer à cette façon de voir, si elle ne se présentait pas expressément comme la seule valide, excluant ainsi tout travail de la lettre autre que celui autorisé par une rhétorique classique, telle l'allitération ou l'assonance, toujours au service du « tout signifiant » (*Sinngez*) du texte.⁶

Le pathos du « laisser parler (le texte) » se double chez Gadamer de l'affirmation bien connue de l'effacement du lecteur : « Der Interpret, der seine Gründe beibrachte, verschwindet, und der Text spricht. »⁷ Cette valeur repose sur un préjugé métaphysique (platonicien) sur lequel Gadamer ne revient pas parce qu'il le partage, à savoir que toute interprétation (ou traduction) est médiatrice de sens et uniquement de cela, qu'elle a pour tâche de *restituer* (c'est ce que signifie la formule « faire parler le texte »). Dans une telle perspective, il apparaît cohérent (possible et nécessaire) de faire disparaître l'interprète puisqu'il n'occupe la place du texte *que* pour le restituer dans sa parole pleine.

Cette posture recouvre encore un principe de Gadamer bien connu : le refus de toute méthode, inhérent selon lui à la nature des sciences humaines, de sorte que cette question inaugure *Wahrheit und Methode* (« Das Methodenproblem », p. 1-7), montrant par là que le « et » de Vérité et Méthode actualise une relation de tension

code, apparence de décision, faux procès, ou encore récit, simulacre narratif au sujet du jugement. » On peut en l'occurrence tout aussi bien lire « lecture » à la place de « jugement ».

⁶ Voir, par exemple, la lecture que Gadamer propose du dernier vers du poème de Mörike « Auf eine Lampe », in : *Text und Interpretation*, éd. par Philippe Forget, München, Wilhelm Fink, 1984 [UTB 1257], p. 54s.

⁷ Cette phrase, pour ne pas dire cette sentence, conclue la contribution de Gadamer à *Text und Interpretation* (*op. cit.* p. 55), qui a donné son titre au recueil.

conflictuelle et même antagoniste. Mais en posant avant toute démonstration que l'emprise de la méthode sur les sciences humaines constitue un « dépérissement » (*Verkümmern*) de ces dernières (ibid. p. 21), Gadamer suppose ce qui reste à démontrer, à savoir que la méthode leur est par nature étrangère (*wesensfremd*).

L'étymologie du mot le dit, une méthode est un chemin (*odos*). Ce qui implique aussi que toute méthode se caractérise par une répétabilité (ou, pour rester dans le même registre métaphorique, itérabilité : *iter* aussi signifie chemin). Un chemin ne serait pas tel s'il devait ne servir qu'une seule fois. Il en ressort que le refus bien connu et réitéré de Gadamer de s'accorder à quelque méthode que ce soit, par sa répétition même, est de nature méthodologique.⁸ Par cette dénégation, il érige son discours en principe méthodologique implicite mais général. Gadamer récuse toute méthode parce qu'il refoule l'essence méthodologique de son travail : c'est le refoulement d'un refoulement. La textonomie, parce qu'elle se situe bien en-deçà de tout « comment », donc de toute méthode, peut au contraire les accueillir toutes – et au besoin en élaborer.

La textonomie contredit donc le discours logocentrique de l'effacement comme celui du refus de toute méthode : elle est en effet consciente que l'idéal du « laisser parler » passe nécessairement par un *faire parler* (nous dirons ici provisoirement « faire signifier ») afin de ne pas rester dans les limites d'un logocentrisme plus qu'avéré par la formule du « laisser parler »), et que ce « faire signifier » ne se laisse limiter par aucun précepte de type théorique ou méthodologique ; raison pour laquelle la textonomie se doit de ne répondre qu'aux injonctions de la signification du texte, autrement dit se laisser impulser par elle et elle seulement, à charge pour elle d'évaluer (juger) la meilleure manière (éventuellement méthode) de faire travailler le texte pour en ouvrir les possibilités de lecture.

Me calant ainsi dans une tension jamais simple ni jamais résorbée entre « faire » et « laisser faire », j'ai il y a longtemps formulé cette position nécessairement paradoxale en exploitant implicitement un

⁸ La phrase qui précède la citation dont je suis parti dans ce développement est : « Insofern befolge ich hier nicht etwa eine 'hermeneutische Methode'. Ich weiss gar nicht, was so etwas sein soll. » A mettre en consonance avec le péremptoire „Es gibt keine eigene Methode der Geisteswissenschaften“ au début de *Wahrheit und Methode* (*op. cit.* p. 5).

aléa de la langue française : partant de l'idée incontestable qu'un texte constitue toujours pour le lecteur un « pré-donné » (*Vorgegebenes*), j'ai retraduit ce concept en allemand par *Leihgabe*, qui donne, traduit littéralement, « prêt-donné » – à condition de faire droit aux deux termes à part égale (*Leih-Gabe*).⁹ Ce concept de « prêt-donné » permet d'exprimer que le texte livré à la lecture (« donné ») ne supporte pas pour autant n'importe quel traitement et que le lecteur doit rendre compte de ce qu'il (en) fait, car le texte ne lui appartient jamais (« prêt »). En d'autres termes : le texte *ne se prête pas* à n'importe quelle interprétation.

Si la textonomie devait récuser une approche, ce ne pourrait être que celle qui, par nécessité interne, s'érigerait en méthode exclusive. Mais aucune approche ne profère d'elle-même une telle exclusivité (sauf à se présenter précisément comme hors méthode, ce qui revient à éléver l'exclusif au rang de général), que seuls ses « usagers » peuvent poser, généralement en réaction à d'autres hégémonies. Ceci ne disqualifie pas la méthode, mais ceux qui se comportent ainsi (comme il y a déjà été fait allusion, cela peut être une instance supra-individuelle, comme par exemple une institution).

La textonomie distingue ici entre une telle pratique et *l'unilatéralité* à l'œuvre, à des degrés divers, dans toute méthode et toute interprétation, même « juste ». Précisément parce qu'elle leur est consubstantielle, elle ne peut à elle seule être un motif de rejet.¹⁰ Nietzsche posait à juste titre que toute « grande direction » est

⁹ „In der Betonung des Textes als Vorgegebenheit ist das *Vor-* immer auch eine zurückhaltende (*vor-schreibende*) Kraft, die den Text vor der Beliebigkeit der Interpretation bewahren soll, eine Rücknahme und Berücksichtigung des Gegebenen, die aber mehr abgibt als jede annexierende Interpretation, so daß der Text in einem erneuerten Sinne, der *alle* konfligierenden Kräfte des Wortes zusammenspielen lässt, eine *Leih-Gabe* genannt werden kann.“ (« Leitfäden einer unwahrscheinlichen Debatte », in: *Text und Interpretation*, éd. par Philippe Forget, München, Wilhelm Fink, 1984, p. 17).

¹⁰ Je me distingue ici de l'attitude de Jost Hermand dans *Synthetisches Interpretieren. Zur Methodik der Literaturwissenschaft* (München, Nymphenburger Verlagshandlung, 1968). Même si cet ouvrage est à plus d'un titre daté, une présentation plus large de la textonomie devrait s'expliquer avec lui sur le rapport à la multitude des approches méthodologiques. Notons pour le moment qu'il revendique lui aussi une « dialectique », comme le fait la « critique d'identification » dont on se démarque un peu plus loin. La textonomie ne pourrait être dialectique que si un tel mouvement était consubstancial à la signification, ce qui n'est pas le cas.

unilatérale.¹¹ Qui veut avancer doit suivre sa propre voie, et cela provoque en effet des gestes unilatéraux. Pour la textonomie, le problème ne se pose que si une telle unilatéralité, dans laquelle on peut voir un élément dynamique, se réduit à un geste d'exclusion.

Pour autant, la textonomie n'est pas nécessairement techniciste, elle se présentera même souvent comme détechnicisée, portant simplement au texte une attention « tous azimuts ». Point n'est besoin de recourir par exemple à une méthode constituée pour faire ou laisser jouer un *aléa de la langue* qui travaillerait un texte – celle-ci risquerait au contraire, en l'élaborant, de le constituer en problème et d'en permettre ainsi la neutralisation, voire l'exclusion, ce que fait précisément le discours herméneutique¹², rendant ici indispensable de distinguer entre *aléa* et *jeu de mots*. Un jeu de mots relève d'une conscience (un jeu de mot involontaire serait un lapsus) ; l'*aléa*, lui, ne ressort pas forcément de la conscience auctoriale (ce critère est ici indifférent), mais se lit à même le texte. Il peut s'agir d'un fait de langue à la surface du texte, qui échappe à une lecture déterminée par des critères homogènes à ladite conscience auctoriale (comme par exemple celle de l'unité du texte¹³), mais travaille néanmoins le texte en sous-main.

¹¹ « Jede starke Richtung ist einseitig ; sie nähert sich der Richtung der geraden Linie und ist wie diese ausschließend; das heisst, sie berührt nicht viele andere Richtungen [...] » in: *Menschliches, Allzumenschliches I*, 270: « Die Kunst des Lesens ».

¹² Voir par exemple encore la position de Gadamer exposée dans *Text und Interpretation*, où il ne sauve le « jeu de mots » qu'en tant qu'il sert la dialectique, autrement dit quand il est maîtrisable de part en part (*op. cit.* p. 49).

¹³ Pour avoir déjà souvent insisté sur ce point, je ne développe plus ici l'idée selon laquelle, selon moi, l'herméneutique gadamerienne remplace l'instance du vouloir-dire (de l'auteur) par celle d'unité (du texte), dont il fait un présupposé indiscutable. J'y ajoute aujourd'hui la réflexion suivante : la valeur d'unité du texte est précisément ce qui permet à Gadamer de faire le saut de l'instance du texte à celle du lecteur : postulant une unité prétendument constitutive du texte que le lecteur se devrait de retrouver, l'activité passe immanquablement du côté de celui-ci : l'unité du texte est constituée en réalité par la conscience du lecteur. De même, on posera ici que pour la textonomie, c'est l'injonction, et non la compréhension, qui instaure le lien entre le texte et un lecteur.

2. « ... donc je suis : la textonomie »

Prenons maintenant pour exemple la lecture du titre qui introduit le présent développement : les guillemets et les points de suspension qui l'ouvrent auront sans aucun doute conduit le lecteur découvrant le syntagme « donc je suis » à relier ce dernier, par un effet d'intertextualité, à la formule du *cogito* cartésien. « Je suis » serait donc, à l'évidence, le *sum* latin assumé, ou encore, dans les langues modernes, « Ich bin », « I am », « Io sono », « Estoy » etc. Dans ce sens, la perspective fondamentale serait ontologique. Mais la suite de l'énoncé, qui inscrit la textonomie dans la trace de ce « je suis », ouvre une autre possibilité de lecture : en effet, ce qui a été dit précédemment de la textonomie amène à suspendre le sens traditionnellement acquis et à prendre en compte les autres possibilités, s'il y en a. Dans le cas présent, « je suis » peut être la première personne du verbe *suivre* autant que du verbe *être*. Il s'agit d'un aléa morphosémantique du français auquel la textonomie ne peut que s'exposer à travers l'expérience d'un *passage de sens* – il ne s'agira donc pas moins que de repenser la formule dite ontologique en fonction de ce nouveau prêt-donné : on ne peut décrire plus précisément et synthétiquement le faire textonomique. Que signifie, dès lors, cette formule si on veut bien suivre ici non pas le « je suis » du verbe *être*, mais, précisément, du verbe *suivre* ? N'est-ce pas là une gratuite provocation (ce qui serait assurément la réaction de l'herméneutique classique) ? Qu'y a-t-il de plus opposé à l'être que, précisément, ce mouvement qui consiste à suivre quelqu'un ou quelque chose qui est, imposant l'idée que celui qui suit manque précisément de cet être ? Le terme français de « suivisme » ne dit-il pas tout ce qu'il faut dire de ce diagnostic : « Fait d'imiter un initiateur, ou de suivre une consigne, une ligne politique, un programme sans examen » (Petit Robert) ?

Contre cette évidence, la textonomie récuse précisément tout programme, tout ordre préétabli autre que celui du texte, et prend – tout au contraire de ce que dit la définition du suivisme – le risque de se perdre. Ce n'est qu'à assumer ce risque (cela peut s'appeler une « expérience ») qu'il pourra prétendre dire quelque chose du texte, lui faire ou laisser dire quelque chose qui lui soit propre, comme le poète doit traverser le risque de « presque perdre la langue » (Hölderlin) pour accéder à la sienne propre. Le suivisme, on l'aura compris, serait

ici de s'en tenir strictement au sens traditionnellement reconnu et donc le plus « probable ».

Ce qui a déjà été dit de la textonomie pourrait laisser ou faire comprendre qu'elle consiste à *s'identifier* au texte que l'on lit ainsi et, partant, qu'elle serait une nouvelle mouture de cette critique d'identification que l'on associe classiquement en France à des noms comme Jacques Rivière ou Marcel Raymond. Mais il est très facile de lever ce qui serait une lourde erreur de lecture : car cette critique d'identification implique une identification à *l'auteur* lui-même et non à son texte, ce qui, pour la textonomie, est tout à fait différent, mais en un sens encore différent, nous le verrons, du refus que lui opposent les tenants de l'autoréférentialité.

Une autre différence majeure avec une critique d'identification est que celle-ci procède de façon *dialectique* : se nier dans un premier temps pour, dans un deuxième temps, accueillir cet autre qu'est l'auteur et fondre ces deux attitudes dans une pratique d'écriture censée épouser les moindres recoins de l'œuvre. Or, la textonomie ne saurait s'imposer un mouvement déterminé à l'avance, eût-il la puissance (toujours maîtrisante) de la dialectique ; ensuite, il ne saurait pour elle être question de se nier – naïveté méthodologique qui est un autre aspect de « l'effacement » prôné par Gadamer (se nier, c'est s'effacer « avant » et non « après ») et dont on sait à quel point elle peut laisser passer précisément ce qu'elle prétend filtrer.

Mais cela ne signifie pas pour autant que la textonomie exclut par principe l'intervention de l'auteur, ce qui la distingue cette fois de l'autoréférentialité, pour qui l'auteur n'intervient en aucun cas dans la lecture de son texte, constitué en système d'énoncés. Il en est proprement exclu.¹⁴ Pour la textonomie, une telle fermeture n'est pas de mise : l'auteur peut, comme tout autre sujet ou dispositif de

¹⁴ On pourrait dire que c'est aussi la position de Gadamer, si on était certain qu'il exclut *effectivement* l'intention de l'auteur de sa position interprétative. Ce qui est certain, c'est qu'il récuse, et de façon très violente, toute approche incluant des éléments ouvertement externes au texte lui-même. De façon inattendue, Gadamer se retrouve ici en accord avec des approches qu'il récuse par ailleurs, comme les structuralismes (voir pour exemple la réplique très ferme de Jean-Pierre Lefebvre : « Abschied von *Andenken*. Erörtern heißt hier verorten ». In: *Hölderlin-Jahrbuch* 35, 2006-2007, Tübingen, 2007, p. 227-251, à propos de la critique exercée par Gadamer à l'encontre d'une lecture de Hölderlin par Dieter Henrich).

lecture, dire quelque chose de la signification de son texte. Cette voie reste ouverte – pourquoi et au nom de quoi se priver d'une perspective, si elle produit un énoncé pertinent ? – mais certainement pas à n'importe quel prix : l'auteur en effet n'y a aucune préséance, aucune primauté, aucune priorité sur un autre lecteur et un autre dispositif. D'abord parce que le vouloir-dire ne peut être pour la textonomie l'instance première (et donc dernière) de la signification ; ensuite, parce que ce qu'un auteur peut avoir à dire de son propre texte n'est, bien pesé, qu'une interprétation posée après-coup et qu'il est facile d'imaginer que l'auteur, loin de *savoir* ce que son texte veut dire, peut plus qu'un autre être tenté d'en guider le sens dans telle ou telle direction qui lui agrée plus qu'un autre, fût-ce de façon inconsciente. Nous dirons pour clore cette mise au point que le discours d'un auteur sur son texte ne représente rien de plus qu'un *supplément de lecture*, formule qui ne se comprend qu'à suivre les deux sens possibles du mot « supplément » (qui remplace / qui vient s'ajouter). Quant à « l'intention du texte », la question que la textonomie pose au texte est moins de savoir ce qu'il veut dire que de rechercher ce qu'il peut dire – elle ne retient donc pas cette formule qui, si elle se dissocie de l'intention de l'auteur, n'en présuppose pas moins un ensemble déjà ou virtuellement organisé en vue d'un sens précis.

Mais les raisons de se distinguer de l'*intention de l'œuvre* (« intention operis »), concept mis en avant en particulier par Umberto Eco, sont autres. Sans pouvoir, faute de place, m'engager ici dans une nécessaire distinction approfondie entre ce concept et la textonomie, je me bornerai à souligner les points suivants, en m'appuyant sur son article intitulé ‘La surinterprétation des textes.’¹⁵ On y lit en effet : « Il est clair que je cherche à maintenir un lien dialectique entre l'*intentio operis* et l'*intention lectoris* » (p. 58). Or, j'ai déjà indiqué d'une part que et pourquoi la textonomie ne se plie à aucun mouvement dialectique (*cf.* note 10) ; d'autre part, il est dans sa logique qu'elle ne reconnaîsse aucune pertinence à quelque *intentio lectoris* que ce soit, car elle considère que le lecteur n'est lecteur qu'en tant qu'il est un produit du texte. Or, si Eco ne peut faire son deuil du concept classique de lecteur, c'est qu'en dernier ressort il lui accorde une préséance qui,

¹⁵ Publié dans le volume collectif *Interprétation et surinterprétation* qu'il a dirigé aux Presses Universitaires de France (Paris, 1996, p. 41-60).

pour la textonomie, ne revient qu'au texte. La meilleure démonstration de cette affirmation (qu'il contesterait sans doute) est donnée par Eco lui-même dans la définition passablement caricaturale qu'il donne dans la foulée du « vieux et encore valide ‘ cercle herméneutique ’ » (p. 59) et selon laquelle « le texte est *un objet* que l’interprétation construit au cours de l’effort circulaire qui consiste pour elle à *se valider à partir de ce qu’elle façonne comme son résultat* » (id., je souligne, Ph. F.). Voilà un « cercle » qui permet d’exclure effectivement le texte (ramené à un « *objet* »), mais il en va autrement dans une lecture plus ouverte du cercle herméneutique, pour qui l’interprétation reste toujours à l’état d’un *Entwurf* qui ne se valide pas à partir de ce qu’il façonne comme son résultat, mais se façonne continuellement à partir de ce que le texte aura ou non validé.

Pour aller très vite, je dirais que le problème de Eco, dont l’intérêt de la réflexion n’est pas en cause, c’est qu’il a tendance à faire du modèle policier sa propre « insigne obsession » (p. 50), et ce jusque dans les contre-exemples qu’il produit. Ainsi, pour traiter de la « surinterprétation », il évoque des textes dans lesquels l’interprète s’affaire « obsessionnellement » autour du texte « afin d’y trouver un message secret » (p. 49). Pour la textonomie, le lecteur n’est jamais dans une telle position, et donc il ne saurait y avoir « surinterprétation ». Cela ne signifie nullement que pour elle toutes les interprétations sont recevables, mais seulement ceci : soit il peut être montré qu’une interprétation, quelle qu’elle soit, se déploie selon les possibles de la loi textuelle, soit il peut être montré qu’elle ne le fait pas, et en ce cas elle est une *non-lecture* ou une *anti-lecture*, selon les concepts que je développe ici. Et si l’on tient à rester dans la logique terminologique de Eco, on dira qu’il n’y a jamais *sur-* mais seulement *sous-interprétation*.

Enfin, pour donner quelque épaisseur concrète à cette discussion, je m’implique dans l’autre l’exemple évoqué par Eco, la lecture d’un passage « des *Lucy Poems* de Wordsworth, où le poète parle explicitement de la mort d’une enfant » (p. 55). Eco cite l’interprétation de « l’un des chefs de file des déconstructionnistes de Yale, Geoffrey Hartman » pour qui « il est clair qu’un mot subvocal est prononcé sans être toutefois inscrit en toutes lettres. C’est un mot qui rime avec ‘fears’, ‘years’ et ‘hears’, mais qui est forclos par la toute dernière syllabe du poème : ‘trees’. Il suffit de lire ‘tears’ et la métaphore cosmique et stimulante du poème se remet à vivre, la

lamentation du poète se répand à travers la nature dans l'élegie pastorale [...] » (cité p. 55-56).

Eco a beau jeu de souligner que Hartman force son argumentation en faisait de *tears* l'anagramme de *trees*, mais il n'en trouve pas moins son interprétation « sinon convaincante du moins séduisante », peut-être « trop généreuse, mais non économiquement absurde. Il se peut que les *preuves* soient minces, mais elles ne sont pas en désaccord avec le texte » (p. 56, je souligne, Ph.F.).

On s'aperçoit ici que Eco a bien du mal à proposer une évaluation claire (en le soulignant tout de même au passage parce qu'il relève lui aussi du lexique policier, je passe sur le terme « preuve », particulièrement mal à propos en pareil contexte) et ce sans doute parce qu'une fois encore Eco accorde plus d'importance à la performance interprétative du lecteur Hartman qu'au texte lui-même (on observe d'ailleurs une grossière erreur de traduction, la rupture entre passé et présent étant effacée par la traduction proposée).

Je pars pour ma part de l'observation que les sept vers cités sont entre autres choses structurés par les paires lexicales *fears/years* et *sees/trees* en position de rime, et que le terme *hears* également pris en compte par Hartman est compris dans le syntagme verbal « *neither hears nor sees* », autrement dit confirme une relation entre les termes qui constituent les deux groupes de rimes du passage – sans que le schéma des rimes mis en place ici permette de supposer que *tears* puisse (devoir) venir se substituer à *trees*. Et je constate aussi, toujours à partir du texte, que Hartman prête au poète une « lamentation » qu'il convient de mettre à distance, puisque le *je* lyrique dit ici n'avoir « aucune humaine angoisse » (« *I had no human fears* »).

L'interprétation à laquelle semble vouloir nous amener la reprise de la loi de ce texte (et que j'énonce maintenant de façon un peu sèche) est qu'il existe bien un rapport entre *tears* et *trees* (de par le jeu des occurrences placées de façon privilégiée), mais que, précisément, le mot *tears* ne doit *surtout pas apparaître*, car ces larmes qui *pourraient* être versées (et comme telles devraient êtres lisibles – visibles – à même le texte), mais précisément *ne le sont pas*, disent un deuil sans lamentation qui puise sa force dans la vision des arbres comme seuls éléments vivants du dernier vers cité (les autres étant *rocks* et *stones*, minéraux sans vie, « *weltlos* » dirait Heidegger).

3. L'envers de la textonomie : non-lecture, anti-lecture (« Du musst dein *Lesen* ändern »)

Les développements qui précédent montrent assurément ce que la textonomie n'est pas : une lecture exclusive qui chercherait des critères en-dehors des effets de la signifiance. Mais en décrivant cette impasse et en la dépassant, nous approcherons encore plus concrètement de l'attitude textonomique. Nous prendrons ici deux exemples précis, situés à des niveaux de lecture très différents, à travers lesquels il apparaîtra que la textonomie vise non pas à tirer « toutes les déductions possibles de toutes les hypothèses possibles » (Baudelaire), mais toutes les conséquences possibles de toutes les hypothèses validées à partir de toutes les données que fournit le texte.

Dans *Aus dem Leben eines Taugenichts* de Eichendorff, le héros éponyme se trouve arriver dans un château dont il ne sait rien et où il est accueilli par un vieux couple étrange, dont la femme le traite de « *poverino!* », ce qu'elle accompagne d'une étrange mimique : « Dann nöthigte sie mich zum Sitzen, streichelte mir mit ihren dünnen Fingern das Kinn, nannte mich *poverino!* wobei sie mich aus den rothen Augen so schelmisch ansah, daß sich ihr der eine Mundwinkel bis an die halbe Wange in die Höhe zog, und ging endlich mit einem tiefen Knix zur Thüre hinaus. »¹⁶

Agnès Welu, qui a récemment consacré une thèse à la critique des traductions françaises de ce texte¹⁷, aborde ce passage dans un chapitre où elle se demande quelle doit être l'attitude du traducteur lorsque l'original « comporte des fautes » (p.78). Son « explicitation du contexte de la situation » (p. 79) vise à démontrer que c'est bien le cas, puisqu'il y a erreur sur la personne et que ce n'est pas le Vaurien qui est attendu au Château, mais « une femme déguisée ». Elle en conclut avec autorité que « les gens du Château ne l'ont certainement pas appelé *poverino* mais *poverina* » et remarque que la moitié des traducteurs français (Sucher, Mousset et Loreillard) opèrent ici une correction qu'elle approuve pleinement, ces traducteurs ayant réalisé

¹⁶ Je cite d'après l'édition de référence, qui reprend le texte original de 1826 : Joseph von Eichendorff, *Aus dem Leben eines Taugenichts. Novelle*. Studienausgabe, herausgegeben von Harry Fröhlich, Reclam, Stuttgart, 2012, p. 54.

¹⁷ Welu, Agnès : *Neuübersetzungen ins Französische – eine kulturbibliothekarische Übersetzungskritik*. Eichendorffs *Aus dem Leben eines Taugenichts*. Frank & Timme, Berlin, 2011.

selon elle « une adaptation pragmatique et rétabli comme il le faut la situation de communication » (p. 79).

On est d'abord frappé que dans sa citation du passage, Agnès Welu coupe le texte juste après « *poverino !* » et ne semble donc pas considérer la mimique de la vieille come faisant partie de la « situation de communication », ce qui va se révéler une grave erreur, pour ne pas dire une « faute ». En effet, la précipitation à couper le texte témoigne d'un aveuglement qui considère le terme *poverino* comme seul élément à prendre en compte, au motif que seule la validité de cette forme est en cause : or, à l'évidence, avant de décréter qu'il y a faute à corriger, il convient de prendre en compte tous les éléments que fournit le texte. Ces éléments montrent de façon incontestable que c'est bien une femme qui est attendue, ce qui dans un premier temps se révèle surtout à travers le comportement de la jeune servante.¹⁸

Or, que la vieille, comme la servante, pense avoir affaire à une jeune femme n'implique pourtant nullement que Eichendorff ait ici commis une négligence, et sa mimique superbement ignorée par Agnès Welu en est précisément le témoignage : certes, elle attend une jeune femme, mais précisément, elle *sait* que cette jeune femme, qui ne doit pas être reconnue, est *déguisée* – et se déguiser en homme n'est-il pas le meilleur moyen d'égarer ceux qui voudraient la démasquer ? En appelant « *poverino* » le personnage dont elle croit qu'elle est une femme, la vieille joue donc l'ironie – dont on sait qu'elle ne fonctionne que si la « situation de communication » est harmonieuse, chacun partageant avec l'autre ou les autres les mêmes présupposés, ce qui pour elle est bien le cas (la vieille comme la jeune femme attendue savent bien, pense la vieille, que cette dernière est une femme, et l'apparence masculine un masque). En d'autres termes, elle montre ainsi à cette jeune « femme » qu'elle sait qu'elle est

¹⁸ Celle-ci pense en effet que la « jeune femme » peut se déshabiller et se coucher devant elle, elle dort elle-même dans une chambre attenante et seulement séparée par « une porte dans la tapisserie » – ce qui serait bien sûr exclu si l'hôte attendu était un homme. Enfin, quand le Vaurien se conduit précisément comme un homme et boit son verre « *cul sec* », cela trouble la servante – ce que le Vaurien évidemment ne peut comprendre, puisqu'il ignore qu'il est pris pour une femme : « Aber wie ich das Glas so ausstürzte, bricht sie plötzlich in ein verhaltenes Kichern aus, wird über und über roth, [...]. ‘Was ist da zu lachen ?’, dachte ich ganz verwundert, ‘ich glaube, die Leute in Italien sind alle verrückt. » (p. 54s.)

déguisée – d'où sont air « coquin » et entendu, et « poverino » est la verbalisation de cette situation fondée sur l'ironie, situation textuelle manifestement trop complexe pour ceux qui savent avant de lire – définition de la non-lecture la plus radicale, mais dont la pratique est plus répandue qu'on pourrait le croire, puisqu'à ce jour la moitié des traducteurs français a ainsi « corrigé » le texte de Eichendorff, et que l'attitude en cause (aveuglement contextuel, citations arbitrairement découpées en fonction de ce que l'on croit avoir observé...) se retrouve dans nombre de pratiques de lectures.

Il faut enfin noter que cette non-lecture ne revient pas seulement à rendre incompréhensibles un certain nombre de passages du texte (tous ceux qui expriment par des sous-entendus la situation d'ironie manquée)¹⁹ : elle détruit la lecture de l'ensemble du texte, car à ce moment, le lecteur n'est pas plus au courant que le Vaurien de la situation, et le terme « poverina » produirait, pour le coup, une incompréhension radicale – au nom de « la situation de communication. »

Mais il arrive aussi qu'une lecture qui prend en compte les éléments signifiants du texte passe néanmoins radicalement à côté de celui-ci : c'est ce que j'appelle une anti-lecture, dont il importe à chaque fois de mettre au jour la ou les raisons. Pour exemple, un des plus célèbres poèmes de Rilke :

Archaischer Torso Apollos

Wir kannten nicht sein unerhörtes Haupt,
 Darin die Augenäpfel reiften. Aber
 sein Torso glüht noch wie ein Kandelaber,
 in dem sein Schauen, nur zurückgeschraubt,

¹⁹ Cf. ce passage du chapitre suivant qui, de plus, fait explicitement référence à la scène en question : « Wenn ich mich dann manchmal bei der Alten erkundigte, wie der Graf heiße, wo er wohne? Da schmunzelte sie immer bloß, wie den ersten Abend, da ich auf das Schloß kam, und kniff und winkte mir so pfiffig mit den Augen zu, als wenn sie nicht recht bei Sinne wäre. Trank ich einmal an einem heißen Tage eine ganze Flasche Wein aus, so kicherten die Mägde gewiß, wenn sie die andere brachten, und als mich dann gar einmal nach einer Pfeife Tabak verlangte, ich ihnen durch Zeichen beschrieb, was ich wollte, da brachen Alle in ein großes unvernünftiges Gelächter aus » (p. 57sq.).

sich hält und glänzt. Sonst könnte nicht der Bug
der Brust dich blenden, und im leisen Drehen
der Lenden könnte nicht ein Lächeln gehen
zu jener Mitte, die die Zeugung trug.

Sonst stünde dieser Stein entstellt und kurz
unter der Schultern durchsichtigem Sturz
und flimmerte nicht so wie Raubtierfelle;

und bräche nicht aus allen seinen Rändern
aus wie ein Stern: denn da ist keine Stelle,
die dich nicht sieht. Du mußt dein Leben ändern.

(*Neue Gedichte*)

Nous commencerons par convoquer quelques-unes des plus classiques interprétations de ce poème, dont les auteurs sont, à des titres divers, considérés comme des références : Clemens Heselhaus pour être l'auteur d'un monumental panorama de la poésie moderne²⁰, Brigitte Bradley comme spécialiste de Rilke et plus précisément encore des *Neue Gedichte*²¹ et Käte Hamburger comme tenante d'une *Logique de l'interprétation*²² qui aura durablement marqué les débats théoriques, mais aussi comme spécialiste de Rilke, auquel elle a consacré un ouvrage²³ paru la même année que celui de B. Bradley.

Le motif du poème ne peut prêter à confusion : Rilke y décrit l'effet ou l'efficience d'un torse d'Apollon, soit d'une statue dépourvue de sa tête mais aussi, comme on l'apprend à la fin du second quatrain de ce sonnet, de son sexe.²⁴

²⁰ Clemens Heselhaus, *Deutsche Lyrik der Moderne. Von Nietzsche bis Yvan Goll. Rückkehr zur Bildlichkeit der Sprache*, Düsseldorf, August Bagel Verlag, 1962.

²¹ Brigitte Bradley, *Rainer Maria Rilkes Der Neuen Gedichte anderer Teil. Entwicklungsstufen seiner Pariser Lyrik*, Bern und München, Francke Verlag, 1976.

²² Käte Hamburger, *Die Logik der Dichtung*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1957 (il s'agit de la thèse d'habilitation de l'auteur, soutenue sous le titre plus précis de *Das logische System der Dichtung*).

²³ Käte Hamburger, *Rilke. Eine Einführung*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1976.

²⁴ Signe de la force structurante du préjugé, Antoine Berman, qui évoque ce poème dans son commentaire du texte de Waltern Benjamin *Die Aufgabe des Übersetzers*, refuse de voir cette disparition : « Le ‘torse’ : la statue mutilée dont il ne reste que la partie centrale, poitrine, cœur, sexe. Un poème de Rilke, l'un des rares que Benjamin appréciait, ‘Torse archaïque d'Apollon’, célèbre la force rayonnante de cette forme [...] » (Antoine Berman, *L'Âge de la traduction*. « La tâche du traducteur

Pour Heselhaus, le geste du poème consiste à rappeler ce qui manque, pour ensuite compléter ce manque à partir du torse lui-même, ce qui expliquerait que la braise et le regard se maintiennent et brillent encore dans l'œuvre tronquée²⁵: on remarque d'emblée que ce commentaire n'est pour une large mesure qu'une citation de la première strophe, qu'il oriente néanmoins vers des valeurs d'incomplétude que l'œuvre aurait pour fonction d'effacer afin de retrouver une totalité perdue.

Chez Brigitte Bradley, le geste est pratiquement identique : procédant elle aussi par larges citations, elle intellectualise simplement le propos en constatant une « expression comprimée » qui demande à être « complétée par la pensée » et priviliege donc logiquement la tête : « nous » ne connaissons pas cette tête d'expérience, mais le torse est constitué de telle façon qu'il permet un retour conclusif sur cette tête, et la primauté de l'intellect dans sa perspective explique que le terme général *kennen* soit réduit très vite à une connaissance spécialisée (*Kenner*), redoublé dans la phrase suivante d'une identification à un archéologue, l'ensemble tournant, comme chez Heselhaus, autour de la notion de tête manquante ou perdue.²⁶

Pour Käte Hamburger, ce « poème démontre plus nettement et plus exactement qu'aucun autre ce que Rilke – suivant en cela Rodin – entendait par le traitement de la surface d'une sculpture.²⁷ Cette référence à la *surface* est importante, car elle s'oppose à la vision classique que formulent en l'occurrence les deux approches précitées,

de Walter Benjamin » un commentaire, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2008, p. 25).

²⁵ « Der Eingang dieser Torso-Beschreibung ist meisterhaft. Erst wird an das Fehlende erinnert („sein unerhörtes Haupt, darin die Augenäpfel reiften“), um dann dies Fehlende aus dem Torso selbst zu ergänzen. Glut und Blick hält sich und glänzt noch im Stückwerk; [...] » (Clemens Heselhaus, *op. cit.* p. 118, je souligne, Ph. F.).

²⁶ « Die Strophe besagt, daß ‚wir‘, auch der Sprecher, das ‚Haupt‘ aus eigener Erfahrung ‚nicht kannten‘, daß aber der ‚Torso‘ von solcher Beschaffenheit ist, dass er einem Kenner wie dem Sprecher [...] einen Rückschluß auf das ‚Haupt‘ erlaubt. Das heißt, der Sprecher verhält sich wie ein Altertumsforscher, der das entscheidende Merkmal eines Torsos erkennt und den fehlenden Kopf dementsprechend bestimmt. » (Brigitte Bradley, *op. cit.* p. 22, c'est l'auteur qui souligne).

²⁷ « Wir beginnen mit diesem Gedicht, weil es deutlicher, genauer als irgend ein anderes demonstriert, was Rilke – im Rodinschen Sinne – als Behandlung der Oberfläche einer Skulptur verstand (Käte Hamburger, *Rilke. Eine Einführung*, Stuttgart, Ernst Klett Verlag 1976, p. 29).

qui reconstituent l'ensemble en esprit pour voir les éléments absents continuer (et donc finalement sans changement) de briller.... non *par* leur absence, mais bien *en dépit* de celle-ci. Pourtant, et après avoir marqué que le spectateur ne ressent ce torse « que comme expression d'une tête dont nous ne savons rien si ce n'est qu'elle a dû être 'inouïe' », Hamburger se replace dans la perspective classique en posant la production d'une « restauration de la tête perdue », perspective qu'elle répète en précisant qu'il s'agit d'une restauration « hypothétique ».

Toutes ces approches ont finalement un point commun : ne pas pouvoir résister au bon sens qui veut qu'une tête perdue doive être reconstituée afin de jouir d'une œuvre esthétique. En d'autres termes, elles sacrifient toutes à un système de préjugés métaphysiques (absence, manque) qui ajointe avec une redoutable nécessité *totalité* et *présence* à partir d'une impression qui ne peut être que déceptive et donc réduire l'aire de compréhension du poème : ainsi B. Bradley ne voit-elle dans le « nur zurückgeschraubt » qu'un élément mécanique et réducteur (« eine Mechanik und Vermindertes », p. 23), alors que ce « nur » peut et en l'occurrence doit être compris dans le sens *positif* d'une exclusivité (« nur » = comme cela et pas autrement). En toute logique, elle constate « un rayonnement *amoindri* de ce qui était *présent* dans la tête à la plus haute puissance » (je souligne, Ph. F.) – ce qui est en réalité une lecture à contresens.

Engluées dans des valeurs communément admises, aucune de ces lectures n'est capable de suivre le mouvement du poème, attitude dont la première étape consiste à comprendre que l'absence n'est pas ici valeur négative ou déceptive (ce qu'elle est forcément si on pose *en préalable* la « présence » et la « totalité »), mais pleinement positive, et plus exactement plus que pleinement : car le poème montre que ce torse *déborde* la notion même de totalité. L'absence de tête ou de chef n'est pas un manque, mais au contraire la condition d'une nouvelle façon de voir, annonçant ainsi la chute gnomique du poème (*Du mußt dein Leben ändern*). Et c'est cette nouveauté qui signe la singularité du poème que chacune de ces interprétations, à des degrés divers, s'applique à réduire. L'absence des deux éléments (tête/sexe) qui constituent traditionnellement des foyers de sens (or)donne ici un surplus de sens : ce torse est *plus* qu'une tête, *plus* qu'un visage, puisqu'il n'y a là « aucun lieu qui *ne te regarde*. » Il est devenu par cette absence même, qui donc ne peut plus être ressentie sur le mode de l'absence ou du manque, vision intégrale, ce que dit très

explicitelement encore le « Sonst » placé à la charnière entre quatrains et tercets : « S'il en était autrement » alors oui, la lumière qui irradie de ce torse ne serait pas ce qu'elle est, à savoir l'expression de la beauté même, qui ne peut se focaliser sur aucun élément particulier, fût-il porteur de valeurs capitales (fondatrices) de la métaphysique, mais déborder toutes limites matérielles... et intellectuelles. En d'autres termes : c'est précisément parce qu'il est sans *Haupt* que ce torse peut être *Selbstbehauptung*, autoaffirmation de la beauté même.

Incapables de relire de façon critique le système de valeurs qui rend impossible (impensable) l'idée que *le reste puisse déborder la totalité*, ou que *la partie puisse être plus grande que le tout*, les trois approches citées s'entêtent à induire dans le poème ce que précisément il s'attache à récuser, ne peuvent donc regarder ce qu'il invite à voir, et ne peuvent prendre à leur compte le commandement implacable qu'il énonce en conclusion : en ce sens, ce sont bien des anti-lectures.

Revenons pour finir sur cet envoi gnomique : « Du musst dein Leben ändern. » il faut prendre en compte toute la charge du verbe *müssen*, qui indique qu'il ne s'agit pas d'une injonction (ce qui serait le cas avec *sollen*). « Du musst dein Leben ändern » signifie bien : *tu ne peux faire autrement que changer de vie*. Il s'agit donc d'un constatif. Mais ce constatif qui apparaît en conclusion suppose un préalable, qui consiste, comme nous l'avons vu, dans la bonne approche du poème-torse, et implique pour cela le renoncement aux valeurs consacrées de la métaphysique. On peut alors dire que ce constatif final reprend un jussif implicite : si tu veux lire ce poème et bénéficier des enseignements esthétiques de ce torse, alors tu ne peux faire autrement que changer de vie, ce qui signifie d'abord : tu dois changer de mode de lecture. Que, dans la chute gnomique du poème, se disent à la fois l'effet que produit le torse et l'injonction implicite qui est condition de possibilité de cet effet montre que l'on se situe assurément dans la loi du texte et que les conditions sont réunies pour une lecture.²⁸

²⁸ C'est ce constat qui importe dans le cadre de cette présentation générale, et je ne poursuis pas une lecture qui devrait maintenant prendre en compte l'ensemble des éléments du poème, mais aussi, parce que celui-ci les appelle, un certain nombre d'autres passages de l'œuvre de Rilke et notamment, comme Hamburger l'avait signalé, les textes sur Rodin.

Qui considère que cette lecture est elle-même « autoritaire » n'aura pas tort, sauf s'il s'aventure à considérer qu'il s'agit d'une contradiction performative, en l'occurrence faire le contraire de ce que l'on prétend : d'abord, il est inévitable – je l'ai signalé dès le début de cette étude – qu'une lecture marque une certaine unilatéralité, puisqu'elle s'attache à mettre en évidence tel(s) aspect(s) du texte sans pouvoir prétendre à la totalité. Ensuite, j'ai la faiblesse de croire qu'en l'occurrence, cette autorité vient du texte lui-même, rayonne à partir de lui : il me semble l'avoir clairement montré. Mais aussi, il faut prendre en compte ma formule de la fin du précédent paragraphe et donc « que *les conditions sont réunies pour une lecture* » – je souligne maintenant : entendons par là que cette lecture ne prétend nullement être la seule possible, mais que toutes celles qui prétendent parler de ou faire parler ce poème devront tenir compte des éléments ici mis au jour.

4. « Devant la loi » (de l'autonomie, du texte)

Au terme de cette présentation, un texte se présente à nous, avec toute l'autorité intimidante des grands textes énigmatiques surplombant une infinité de lectures : Il s'agit de *Vor dem Gesetz* de Kafka. Ce texte peut soit être abordé dans le contexte du *Procès* (chapitre 9 : « Im Dom »), soit de façon autonome (il a été publié comme tel), ce qui sera le cas ici et conduit à quelques remarques sur les effets de découpage ainsi opérés.

La chute du texte se fait sur les propos du gardien indiquant qu'il s'en va et ferme cette « entrée » (et non cette porte, plutôt cet accès). Cela permet d'identifier le texte lui-même à une entrée dans le texte, autrement dit le texte *comme entrée*, comme étant seul à donner accès à lui-même.²⁹

Quant au titre, il constitue une nouveauté par rapport au texte impliqué dans *Le procès* ; il intitule désormais un texte qui se présente ici sous ce nom, « Devant la loi », sans l'appui contextuel du roman. De là à dire que ce titre fait la loi, il y a un pas que nous ne franchirons pas, car il apparaît aussitôt que non seulement ce titre est

²⁹ Et ce d'autant plus que le terme *Eingang* peut signifier en allemand l'entrée dans un texte, son début.

pris dans le texte (ce sont ses premiers mots, déjà dans *Le procès*), mais aussi que sa lecture est dépendante de cette accroche contextuelle : *avant* de se constituer en titre, c'est-à-dire d'établir le lien avec le début du texte, il peut en effet s'entendre de deux façons : *devant* la loi ou *avant* la loi. Cependant, cette seconde hypothèse tombe dès les premiers mots : « Vor dem Gesetz steht ein Türhüter », qui ne valident que la lecture spatiale – le titre est bien pris dans la loi du texte, il ne la détermine en rien.

Le titre : une première *porte* qui ouvre sur *l'entrée* que constitue le texte et devant laquelle se trouve une autre *porte*, et devant elle un gardien, dont le rôle est manifestement de *retarder* l'entrée – et non, comme nous le verrons, de l'interdire – attitude qui, conjuguée à celle, complice malgré elle, de l'homme de la campagne, génère le *récit* que nous lisons.

Pour cet ensemble de raisons, et malgré la violence qui reste attachée à une telle décision, il ne me paraît pas contradictoire de tenter de lire dans ce texte quelque chose de la loi du texte et du rapport de celle-ci au lecteur.

Notons tout de suite que ce « gardien » qui, dans la vulgate des interprétations, interdit l'entrée à l'homme de la campagne, n'est pas le gardien de la loi, mais seulement de la porte, ce qui suggère que la loi n'a pas besoin d'être gardée, ou plus exactement qu'elle se garde elle-même, dans une réserve infinie à laquelle personne ne pourra jamais accéder et que personne ne pourra même jamais regarder en face – pas même et surtout pas le lecteur le plus perspicace, qui aura compris qu'il ne peut en être autrement et en fera tout au plus une histoire.

Vor dem Gesetz steht ein Türhüter. Zu diesem Türhüter kommt ein Mann vom Lande und bittet um Eintritt in das Gesetz. Aber der Türhüter sagt, daß er ihm jetzt den Eintritt nicht gewähren könne. Der Mann überlegt und fragt dann, ob er also später werde eintreten dürfen. „Es ist möglich“, sagt der Türhüter, „jetzt aber nicht“. Da das Tor zum Gesetz offensteht wie immer und der Türhüter beiseite tritt, bückt sich der Mann, um durch das Tor in das Innere zu sehen. Als der Turhüter das merkt, lacht er und sagt: « Wenn es dich so lockt, versuche es doch, trotz meines Verbotes hineinzugehn. Merke aber: Ich bin mächtig. Und ich bin nur der unterste Türhüter. Von Saal zu Saal stehn aber Türhüter, einer mächtiger als der andere. Schon den Anblick des dritten kann nicht einmal ich mehr ertragen [...].

On connaît la suite, et surtout la fin : l'homme de la campagne passe sa vie devant la porte gardée par le gardien pour apprendre, au

moment où celui-ci ferme « l'entrée »³⁰, qu'elle n'était faite que pour lui.

En commençant à lire « Devant la loi » (titre) : Devant la loi... (incipit), nous sommes donc déjà entrés dans le texte et donc dans sa loi, nous avons déjà fait ce que l'homme de la campagne ne se résoudra jamais à faire.

On voit que cet homme de la campagne est naïf : il demande à *entrer* dans la loi – comme si cela était possible. On ne consulte pas « la loi », elle ne donne pas de consultations comme le fait un médecin de ville. Le rapport à la loi, pour qui veut faire appel à elle, reste toujours médiatisé par des représentants.

L'interdiction (*Verbot*) qui fascine tant de lecteurs, paralyse aussi la réflexion de l'homme de la campagne. Elle est bel et bien énoncée par le gardien, sur le mode d'un « essaie donc, malgré mon *interdiction...* » et comme si cela ne suffisait pas – car cela ne suffit pas – il accumule de suite une série de raisons de nature à décourager l'homme de la campagne : il est puissant, mais d'autres derrière lui sont plus puissants encore, au point que lui-même ne saurait supporter la vue du troisième, alors – suite implicite du raisonnement de menace – l'homme de la campagne qui n'est ni puissant ni gardien, n'a aucune chance de parvenir à ses ou sa fin.

Mais toutes ces raisons reposent en réalité sur une sorte de bluff, une mystification à laquelle l'homme de la campagne se laisse prendre, reste à savoir pourquoi. Car d'interdiction, il n'y en a jamais eu ailleurs que dans le défi que le gardien lance à l'homme de la campagne : le gardien commence par dire qu'il ne peut pas lui accorder d'entrer « maintenant », ce qui pousse l'homme à réfléchir (mal) et à demander s'il pourra entrer « plus tard » (*dürfe* : s'il en « aura la permission ») S'il avait réfléchi autrement, s'il avait par exemple demandé pourquoi le gardien ne peut pas lui accorder ce qu'il demande (« *nicht gewähren könne* »), les choses auraient sans doute pris une autre tournure et le récit eut radicalement autre. Peut-être n'y aurait-il d'ailleurs pas eu de récit. Mais l'homme ne le fait pas, parce qu'il est déjà pris dans la logique du gardien : il a reconnu et admis le partage des rôles, alors que rien ni personne ne lui interdit

³⁰ Il ne la ferme que parce qu'il a observé que « l'homme est proche de sa fin », autrement dit, l'être-ouvert de la porte était toujours déjà ajusté à la vie de *cet* homme.

d'aller voir du côté de la loi (sinon la loi elle-même), de franchir le pas (de porte). Pas de porte : à la fois groupe nominal dénié et syntagme nominal. *Pas de porte à franchir*, puisque la porte est « ouverte, comme toujours » (une porte *toujours* ouverte n'est pas vraiment une porte), et que le gardien fait même un pas de côté (*beiseite tritt*), comme pour l'inviter à entrer, mais il s'agit de tout autre chose. Remarquant que l'homme se baisse pour voir à l'intérieur, le gardien reprend son rôle et profère les propos que l'on connaît. Il le fait dans un rire (*lacht er und sagt*) – mais que signifie ce rire ? Voilà encore une question que l'homme de la campagne ne se pose pas : il peut s'agir d'un rire de défi, dans lequel on peut entendre du mépris (je sais bien que tu ne le feras pas, que tu n'en auras pas le courage). C'est ainsi, assurément, que *l'entend* l'homme qui malgré sa surprise devant tant de difficultés inattendues, décide finalement de « plutôt attendre », et c'est après avoir pris en compte l'allure peu engageante du gardien. Mais cette allure est-elle, comme semble à l'évidence l'indiquer le texte, la raison pour laquelle il se décide à attendre ?

[...] aber als er jetzt den Türhüter in seinem Pelzmantel genauer ansieht, seine große Spitznase, den langen, dünnen, schwarzen tatarischen Bart, entschließt er sich, doch lieber zu warten, bis er die Erlaubnis bekommt.

La fin de la phrase montre qu'en réalité, l'homme en reste strictement à son attitude précédente, qui est liée à l'attente d'une permission. La décision qu'il semble prendre maintenant d'attendre est en réalité déjà prise, l'allure physique du gardien ne lui en offre qu'un prétexte – lequel sonne très faux : car si on suit cette logique, il faut admettre qu'il ne préfère pas décider d'attendre, comme il le prétend, mais qu'il y est poussé en raison de la crainte que lui inspire *maintenant* l'aspect du gardien.

Revenons à son rire : une autre lecture en est possible, celle d'un rire qui ponctue les propos dans le sens d'une plaisanterie, d'une absence de sérieux. Un tel rire emporterait alors toute la tirade soi-disant menaçante du gardien et en premier lieu la prétendue « interdiction » : on voit qu'une telle lecture est pour le moins tout aussi possible que la précédente, puisque l'interdiction affirmée, on l'a vu, n'aura jamais eu lieu ailleurs que dans cette affirmation.

Quelle que soit la lecture retenue (à supposer qu'il faille choisir), le problème identifié pour l'homme de la campagne reste le même : il est libre, mais ne le sait pas, donc il n'est pas libre. En cela, il ressemble furieusement aux lecteurs de Rilke décrits plus haut, qui

érigent sans le savoir et sans savoir qu'il peut en être autrement des valeurs métaphysiques comme « présence » et « totalité » au rang de gardiens de leurs raisonnements – et ne suivent à aucun moment la loi du poème, qui s'écrit contre ou en dehors de ce cadre conceptuel.

Quant à l'interdit de la loi, ou la loi comme interdit, qui pèsent sur tant d'interprétations, ils n'ont aucun lieu d'être dans le récit : on ne peut interdire un accès *que s'il est possible*, il n'y a donc aucun sens à interdire l'accès à la loi qui est par essence inaccessible. Si interdit il y a, et si la lecture que nous avons commencé à faire travailler ici en dit quelque chose, c'est uniquement parce qu'elle se constitue dans *l'interdit* que produit la loi.

C'est en ce sens, et en ce sens seulement, que l'on peut parler d'autonomie du texte, laquelle consiste dans le fait que celui-ci – dans un sens très kantien – se soumet ou se plie à la loi qu'il produit, quels que soient les moyens qu'il se donne pour cela.

La textonomie a trouvé sa formule : celle-ci se devait d'être identifiable à un énoncé du texte *comme* du lecteur, sans limite autre qu'interne aux possibles de sa lecture, et ce sera :

Entends que, lecteur, je suis l'ordonnance de la loi.

Ici, s'adressant au lecteur, le texte dit qu'il *est* « l'ordonnance » de la loi, c'est-à-dire ce qui lui donne forme et sens à travers une suite réglée d'énoncés. Mais le texte y dit aussi qu'il *suit* l'ordonnance de la loi, est produit par ce que la loi ordonne. Il dit aussi qu'il est « l'ordonnance » de la loi, dans un autre sens maintenant du mot « ordonnance », à savoir celui d'un domestique (militaire) au service d'un supérieur.

Mais il y a l'envers ou l'autre de cette formule, prononcée maintenant par le lecteur, identifié au « même » énoncé et pourtant irréductiblement singulier (passage de l'identité sonore à la différente scripturale) :

En tant que lecteur, je suis l'ordonnance de la loi.

Le lecteur que je suis et que j'ai suivi dans cette étude *est* l'ordonnance de la loi, son domestique appliqué à en (re)produire tous les effets possibles. Pour ce faire, il se doit de *suivre* l'ordonnance de la loi qu'est le texte – ce qui nous reconduit au premier énoncé, dont celui-ci n'est pas simplement le second, mais bien plutôt l'autre.

Abstract

This paper outlines a practice of interpretation which I have employed during a period of about thirty years in the context of my ongoing debate with hermeneutics and deconstruction, but which I have not yet had the opportunity of presenting in a structured, succinct form.

